

# MACHA MÉRIL

Vania, Vassia  
et la fille de Vassia



LIANA LEVI

## Émissions radio et télé

*France 3* « JT 19/20 Paris Ile-de-France » par Jean-Noël Mirande, 28 février 2020 :  
[<https://france3-regions.francetvinfo.fr/paris-ile-de-france/emissions/jt-1920-paris-ile-de-france>] (à 00 : 40)

*RT France* « Interdit d'interdire / Culture : numéro 123 » par Frédéric Taddei, 28 février 2020 : [<https://francais.rt.com/magazines/interdit-d-interdire/71920-culture-numero-123>]

*France Inter* « Boomerang - Idylle Macha Méril » par Augustin Trapenard, 28 février 2020 : [<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-28-fevrier-2020>]

*Europe 1*, « L'invité culture : Macha Méril » par Philippe Vandel, 2 mars 2020 : [<https://www.europe1.fr/emissions/L-invite-culture/invite-culture-de-philippe-vandel-macha-meril-3952807>]

*France 24*, « Le Paris des Arts » par Valérie Fayolle, 6 mars 2020 : [<https://www.france24.com/fr/culture/20200306-le-paris-des-arts-de-macha-m%C3%A9ril>]

*CNEWS*, « L'HEURE DES PROS 2 » par Pascal Praud, 9 mars 2020 : [<https://www.cnews.fr/emission/2020-03-09/lheure-des-pros-2-du-09032020-934619>]

*RCF RADIO*, « La baraque à Livres - Macha Méril, *Vania, Vassia et la fille de Vassia* » par Bernard Leconte, Michel Bouvier, 11 mars 2020 : [<https://rcf.fr/culture/livres/macha-meril-vania-vassia-et-la-fille-de-vassia-ed-liana-levi>]



# MACHA MÉRIL

## “ J’AI PRIS MA LIBERTÉ À BRAS-LE-CORPS ”

ALORS QU’ELLE SORT UN ROMAN RUSSE  
FLAMBOYANT, L’ACTRICE SE RACONTE AVEC  
UNE SINCÉRITÉ RARE. PAR OLIVIA DE LAMBERTERIE

**Elle est libre, Macha !** À 79 ans flamboyants, Macha Méril, née princesse Gagarine, en jette, se fiche des bien-pensants, décoiffe quelques-uns des monstres sacrés – Godard, Pialat, Varda, Fassbinder – avec qui elle a tourné, émeut lorsqu’elle parle de son mari, Michel Legrand, épate avec son roman au souffle romanesque enthousiasmant. « Vania, Vassia et la fille de Vassia » conte le destin de Sonia, fille d’un Cosaque chassé par la révolution russe et émigré en Corrèze, qui se hissera jusqu’à l’Académie française ! Cosaques déclassés, aristos du terroir et Kessel en guest star sont embarqués dans le tourbillon de la guerre, de l’amour, du malheur, de la vie.

**ELLE.** Comment est né ce roman dont on sent qu’il tient une place à part dans votre bibliographie ?

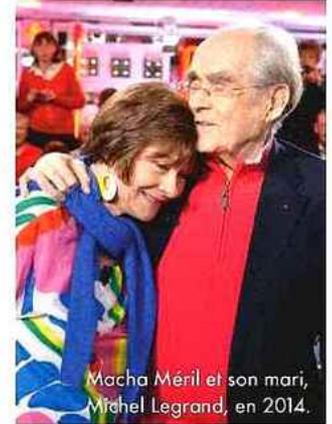
**MACHA MÉRIL.** Depuis que j’écris, et ça fait une paire, je savais qu’un jour ou l’autre je devrais m’atteler à un projet plus ambitieux. Et puis je flemmardais... Mais mon mari, Michel Legrand, me tannait, lui ; chaque semaine, il me demandait : « Tu as trouvé ton sujet ? Tu as commencé ton grand livre ? » J’adorais ça, c’était sa philosophie, se mettre en danger à chaque nouveau projet. C’est pour ça qu’il a tellement brillé. Un soir, il est rentré de la Philharmonie, je savais que c’était son dernier concert, il déclinait, il avait mal aux mains et, ce soir-là, j’ai eu l’idée de faire un livre sur des Cosaques !

**ELLE.** Rien à voir avec votre famille de princes russes ?

**M.M.** C’est un autre monde ! La petite émigration russe cosmopolite, dont faisaient partie mes parents, était ravie d’être en France. Ma mère me disait : « Tu te rends compte, quelle chance, cette révolution nous a sauvés de la Russie ! » Les Cosaques vivaient eux, assis sur leur valise, dans l’espérance de retourner en Russie. Ceux que je dépeins s’étaient installés en Corrèze, étaient plutôt marginalisés, c’est d’ailleurs ainsi qu’ils ont pu préserver leurs traditions. J’ai écrit en trois mois, et Michel a pu lire un tiers du livre avant sa mort. Il est parti parce qu’il l’a choisi, en toute lucidité, heureux pour moi de ce que j’étais en train d’accomplir grâce à lui et, moi, j’ai respecté son choix. C’est ça la vie de couple.

Macha Méril dans « Une femme mariée », de Jean-Luc Godard (1964).

ELLE LIVRES



Macha Méril et son mari, Michel Legrand, en 2014.

**ELLE.** Votre roman conte d'ailleurs un amour tardif et merveilleux qu'on imagine inspiré de votre histoire, non ?

**M.M.** Quand un tel amour arrive dans une vie, c'est magnifique, on pense à l'autre plus qu'à soi. Cet événement considérable qu'est le passage de l'autre côté, je l'ai fait avec Michel et ce livre, c'est comme si nous l'avions écrit ensemble. On était de taille pour accomplir cela ensemble. Aujourd'hui, les gens me parlent avec des mines affligées et des « ma pauvre »... Je suis inconsolable, mais pas désespérée, parce qu'il est là pour toujours et qu'il m'a donné la direction à suivre.

**ELLE.** Sonia, c'est vous ?

**M.M.** J'ai eu envie de raconter à travers elle tout ce que j'avais vécu, pas la guerre, j'étais trop jeune, mais ce que c'est que d'être fille d'émigrés en France, Mai 68, ce mouvement tellement important pour l'émancipation des femmes. Pierre Mendès France, Boris Eltsine, tous ceux dont je parle, je les ai tous rencontrés.

**ELLE.** On croise, dans le roman, lors de la projection à Matignon du film de Jean-Luc Godard « Une femme mariée », une certaine Macha Méril au milieu de hauts fonctionnaires émoustillés de l'avoir vue nue !

**M.M.** Je n'ai rien inventé ! La nudité, ça ne se faisait pas beaucoup à l'époque. Pour moi, cela n'a jamais été un problème. À partir du moment où l'on est actrice, toute sa personne – et j'ajouterais même une partie de son âme – appartient au film que l'on fait. C'est un engagement considérable, on choisit d'être

l'objet du regard des autres. Quand j'entends une jeune comédienne dire : « Moi, je ne donne pas d'interview », j'ai envie de lui répondre : « Connasse, c'est ton métier ! » Montrer un bout de sein, ça fait partie du jeu. Il faut avouer que j'étais belle comme un cœur. Alors que je ne correspondais pas à la norme de l'époque, aux gressins comme Marlène Jobert. J'étais grande et charpentée.

**ELLE.** Et vous inspirez les plus grands réalisateurs. Comment avez-vous rencontré Godard ?

**M.M.** On ne choisit pas sa date de naissance, mais quelle chance j'ai eue d'avoir 25 ans au moment de la nouvelle vague ! Godard ? Il m'a téléphoné. C'est un drôle de type, un artiste qui a marqué son temps au-delà de ses films. Il a poétisé son époque, inventé un langage cinématographique. Il était très caustique, mais je ne me démontais pas. Je vais vous faire une confidence, la plupart de ses actrices sont passées à la casserole, pas moi ! Je ne pouvais pas, il était sale, il sentait mauvais, j'aime trop l'amour pour subir ça. Ce qui est drôle, c'est que toutes ses actrices, Anne Wiazemsky, Marina Vlady, moi, nous sommes des filles d'origine russe !

**ELLE.** Plus tard, vous tournez « Nous ne vieillirons pas ensemble » avec Maurice Pialat...

**M.M.** Qui ne voulait pas de moi pour le rôle, ce sont Jean Yanne et le producteur Jean-Pierre Rassam qui m'ont imposée. Comme Pialat me trouvait trop distinguée, il avait demandé qu'on me teigne les cheveux en blond platine ! Il me voulait un petit peu vulgaire et, en fait, je

ressemblais à la fille du roi du Danemark ! Sur le tournage, après une dispute, Jean Yanne et Maurice ne s'adressaient plus la parole, je faisais le go-between. Pialat me disait : « Va dire à cet acteur pourri de se mettre un peu plus droite. » Et du côté de Jean Yanne, c'était : « Va dire à cet enfoiré de metteur en scène que je suis prêt. » Ce sont des histoires de grands artistes, ce n'est pas grave.

**ELLE.** À propos de grand artiste, vous avez travaillé un an avec Richard Avedon, comment cela s'est fait ?

**M.M.** Grâce à ELLE ! Quand j'avais 18 ans, mes copains s'appelaient Peter Knapp, le directeur artistique du journal ELLE, et Fouli Elia, l'un de ses grands photographes, mon premier amour... J'ai été repérée par Avedon qui m'a proposé de venir travailler avec lui à New York. Pour s'en sortir dans la vie, il faut trois choses : parler anglais, savoir nager et avoir son permis de conduire. Je suis partie ! Je me souviens d'une séance où Avedon avait photographié Anna Magnani. On lui montre les planches en lui disant : « Ne vous inquiétez pas, on va un peu vous retoucher. » Elle a répondu : « J'ai mis quarante ans à faire ces rides, vous n'allez pas me les enlever ! » Un visage est beau parce qu'on y voit ce que vous avez vécu. Je vais avoir 80 ans et je pense que j'entame les plus belles années de ma vie !

**ELLE.** Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

**M.M.** Je peux enfin être celle que je croyais que j'étais et qu'on m'empêchait d'être. Le métier d'actrice, c'est effroyable souvent, on veut vous soumettre, on n'encourage pas votre indépendance d'esprit. Moi, j'étais malcommode. C'est un petit miracle, ma carrière ! Aujourd'hui, grâce à la force que m'a donnée Michel, j'ai pris ma liberté à bras-le-corps et j'attends énormément de la vie. ■  
« VANIA, VASSIA ET LA FILLE DE VASSIA », de Macha Méril (Liana Levi, 352 p.).





Culture *livres*



**MACHA MÉRIL**  
Vania, Vassia  
et la fille de Vassia

☞ Vania, Vassia et la fille de Vassia, de Macha Méril, Éditions Liana Levi, 352 p., 21 €.

**ROMAN**

## UNE SAGA cosaque

À son titre *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, rythmé comme les paroles d'une chanson, Macha Méril aurait pu ajouter « et moi », car cette fille d'un prince russe exilé en France a glissé beaucoup de son âme et de son cœur dans ce roman flamboyant. Comédienne au charme délicat, fan de cuisine et de musique, Macha Méril a l'art de raconter des vies qui, entre tragédie et comédie, nous enveloppent d'un parfum d'aventure et de passion. Après avoir fui la Révolution d'octobre, une communauté cosaque se retrouve en Corrèze, à élever des chevaux. Mais nous sommes en 1939. Que faire face à la guerre, face à Staline, à Hitler ? À chacun son destin dans cette galopante saga familiale. **B. B.**





QUARTIERS LIBRES / À L’AFFICHE



CINÉMA ET LITTÉRATURE

## MACHA MÉRIL, AU NOM DE LA RUSSIE ÉTERNELLE

La comédienne signe un superbe roman « russe » sur une famille cosaque émigrée en France après 1917 et plongée dans les tourbillons de l’histoire de son pays d’accueil.

Pour sa sixième édition, en cette année des « Saisons russes », le Festival du film russe de Paris (1) s’est trouvé une marraine de choix : Macha Méril. Entre une soirée hommage à Sergueï Bodrov (*Le Prisonnier du Caucase*, *Mongol...*), une présentation (en sa présence) de l’œuvre d’Alexandre Sokourov (*Moloch*, *L’Arche russe...*), des projections de films en compétition sous l’arbitrage d’Emmanuel Carrère et une carte blanche à Mosfilm, la comédienne viendra, le 4 mars, au cinéma Le Balzac, présenter son beau roman, *Vania, Vassia et la fille de Vassia* (2).

Dense, échevelé, ambitieux, ce roman d’aventures plein de bruit, de fureur et de passion suit les destins de deux cosaques et de la fille de l’un d’eux dans la France du XX<sup>e</sup> siècle. La comédienne en profite pour brosser un tableau minutieux et flamboyant des émigrés russes partagés entre leur nostalgie pour un pays englouti depuis 1917 sous une couverture rouge sang, le désir intense chez certains de débarrasser leur patrie du communisme (jusqu’à s’engager

auprès de l’armée allemande derrière le général Vlassov entre 1941 et 1944...) et la soif d’intégration et de réussite dans le pays qui les a accueillis.

Entre un élevage de chevaux en Corrèze, de beaux appartements parisiens, le Raspoutine, des banquettes de taxis fatiguées comme leurs chauffeurs, on croise Kessel, Gary, de Gaulle, Mendès France, Cohn-Bendit, Mitterrand. On jubile surtout devant la confirmation du talent de la veuve de Michel Legrand pour chanter, mieux que personne, ce sentiment que Russes et Français partagent et échangent avec la même fougue, dans la vie comme dans les arts : l’amour.

Ou plutôt : l’amour fou.

Jean-Christophe Buisson



- (1) « Quand les Russes nous étonnent », Paris, du 2 au 9 mars, dans 4 cinémas et le Centre spirituel et culturel orthodoxe russe ([Quandlesrusses.com](http://Quandlesrusses.com)).  
(2) Liana Levi, 345 p., 21 € (en librairie le 5 mars).

PASCAL GASQUEL, ART. BUCKEN/CORBIS, PRESSE. © REZÉ BUURY / MAGNUM PHOTOS, FONDATION REZÉ BUURY, COURTESY MUSÉE DE L’ÉLYSÉE LAUSANNE



## Culture

# Macha Méril, à la cosaque

*Fille d'aristocrates exilés, l'actrice n'avait pas encore écrit son roman russe. Avec Vania, Vassia et la fille de Vassia, elle a finalement choisi la fiction pour raconter l'âme du pays des origines.*

**E**n arrivant par la longue allée bordée de platanes, on aperçoit de très loin la flamme de sa robe rouge sur le perron : Macha Méril a un sens exquis de la théâtralité. Elle nous fait l'honneur de nous recevoir dans sa demeure des environs de Montargis (Loiret), qui fut de longue date le refuge intime de Michel Legrand, son grand amour retrouvé sur le tard et décédé il y a un an. Elle nous conduit vers le salon où veille comme une sentinelle le grand piano noir. La comédienne et écrivaine entretient avec gourmandise l'art de la conversation, vive, drôle et érudite, avec 10 projets en tête – dont un festival de musiques de film et de comédies musicales, en hommage au compositeur.

**LA VIE. Quelle est la genèse de votre roman russe ?**  
**MACHA MÉRIL.** Il est né de liens mystérieux qui vont au-delà de la littérature. Je l'ai écrit en trois mois, la nuit, à l'hôpital, au chevet de Michel Legrand. Ce livre n'est pas un livre, mais une réponse qui lui est destinée... Durant nos six années passées ensemble, il me talonnait pour que j'écrive. Et il était dans l'exigence de l'excellence autant pour les autres que pour lui-même. Je me suis souvenu d'une amie, fille de Cosaques, qui m'avait confié de nombreuses histoires : je tenais l'idée. N'en déplaise aux éditeurs qui me poussaient à raconter ma lignée princière – les traîneaux qui filent dans la neige et tout un falbala imaginaire... –, je suis née au Maroc et j'ai vécu en France. Quant aux princes russes, ils sont allés au goulag comme les autres ! Toute ma famille a disparu des deux côtés. Mes grands-parents sont morts assaillis par le froid ; le peuple a tant souffert, de la révolution de 1917 à la mort de Staline... Alors, je ne voulais pas parler de moi. D'autant que, dans

l'autobiographie, on a non seulement des pudeurs, mais on se ment à soi-même. On va beaucoup plus au cœur des choses quand on parle des autres.

**Néanmoins, votre héroïne, Sonia, fille de Cosaques exilés, ne parle-t-elle pas beaucoup de vous ?**

**M.M.** Mon personnage mène la vie que j'aurais aimé avoir, si je n'avais pas été si pauvre à 16 ans. J'ai perdu mon père trop tôt, et ma mère se débrouillait avec un art du système D sans doute un peu slave. Mais nous étions tellement fauchés ! Il fallait s'en sortir,

et le cinéma s'est présenté. J'ai lâché la Sorbonne pour enchaîner les tournages, c'était mon destin. Sinon, j'aurais sans doute viré vers Sciences-Po, car je pense que j'étais faite pour la politique, à l'exemple de mon héroïne. Pauvre et orpheline, Sonia a la chance de rencontrer une sorte de mécène qui lui paye

ses études. Mon roman m'a conduite à faire des recherches historiques sur la Seconde Guerre mondiale. Je voulais que le récit commence là, par le drame des Cosaques qui se sont engagés aux côtés de la Wehrmacht, pensant que Hitler pourrait les débarrasser des bolcheviques.

**Mais pourquoi ce choix des Cosaques comme personnages principaux ?**

**M.M.** Parce qu'ils incarnent une fidélité à la Russie et à l'orthodoxie. Ils sont pur sucre ! Mais attention, les Cosaques ne correspondent ni à une ethnie, ni à un lieu géographique, ni à une classe sociale. C'est un ordre militaire, aux régiments formés dans une école extrêmement stricte. Soldats aguerris, ils étaient

*« Quand la révolution est arrivée, toute la famille de ma mère a été déportée. Plus tard, elle a retrouvé par miracle ses deux sœurs. »*



surtout d'excellents cavaliers aux techniques sophistiquées : sur le front, grâce à la longue crinière de leurs chevaux, ils se glissaient sous les bêtes pour manier le sabre sans être repérés. Ils appartenaient à la garde impériale, et la plupart ont défendu le tsar jusqu'à la mort. Ils ont été chassés par l'Union soviétique non seulement parce qu'ils incarnaient l'excellence tsariste, mais aussi à cause de leur orthodoxie. Leur sens de l'honneur a quelque chose de très profond.

### Malgré leur antisémitisme, leur violence, leur machisme de grande notoriété...

**M.M.** On ne peut le nier. Mais le paradoxe est que le raffinement côtoyait la brutalité. Et s'ils ont été si nombreux à être embauchés à leur arrivée en France dans les usines Renault à Boulogne-Billancourt ou chez Hutchinson à Montargis, c'est parce que ces hommes étaient fiables, disciplinés, infatigables. À Montargis, on leur a même construit une chapelle orthodoxe dans l'usine ! Tous les porteurs de la gare du Nord étaient cosaques. Quant à l'art équestre, il leur a ouvert le monde du spectacle et du cirque – la plupart des entraîneurs de Bartabas sont des fils de Cosaques. Pendant l'entre-deux-guerres, on comptait à travers la France de nombreuses communautés, dans le Jura, en Ardèche et en Corrèze, comme dans mon roman : des agriculteurs et des éleveurs de

**MACHA MÉRIL**  
avec des descendants de Cosaques exilés à Montargis, en février 2020. Pour l'actrice, ils incarnent la fidélité à l'âme russe.

chevaux qui vivaient dans la pauvreté. Tous ces gens-là étaient assis sur leurs valises et attendaient le retour au pays. La communauté des Cosaques n'existe plus...

### Mais ils restent pour vous la quintessence de l'âme russe ?

**M.M.** On ne peut pas être plus russe que les Cosaques. Car les grandes familles comme celle de mes aïeux étaient plutôt cosmopolites. Ma mère racontait comment, durant son enfance, dans l'immense domaine familial d'Ukraine, on parlait chaque jour à tour de rôle la langue de l'une des gouvernantes : il y avait une gouvernante allemande pour l'instruction, une anglaise pour les bonnes manières, une française pour apprendre à faire les confitures et pour déniaiser les garçons... Quant à la russe, elle était là pour l'affection, la musique et la consolation. Dès leur plus jeune âge, les enfants parlaient quatre langues, même s'ils souffraient aussi d'engelures en raison du manque de chauffage. Des gaillards dormaient dans la cuisine, l'un pour le bois, l'autre pour l'eau : c'était l'an mil ! Puis la révolution est arrivée, et toute la famille de ma mère a été déportée. Plus tard, elle a retrouvé par miracle ses deux sœurs. À la mort de Staline, on leur a rendu leurs passeports avec un tampon « *Déportées par erreur* »... Elles sont descendues à pied de la Sibérie jusqu'à la Crimée. À 70 ans,



elles ont dû construire une maison de leurs mains, en volant des planches et des boulons sur les chantiers. Comme dans les familles juives, ma mère gardait pour elle le poids de ses souvenirs.

### Les traditions ont-elles perduré, malgré tout ?

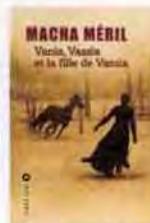
M.M. Après la chute du mur de Berlin, on a vu débarquer de nombreux Russes dans les familles exilées, avides de réapprendre à faire des blinis ou du bortsch... Ils sont allés au cimetière orthodoxe de Sainte-Geneviève-des-Bois pour voir comment fabriquer des croix, c'était assez bouleversant. Dans le roman, la phrase que je rapporte de Boris Eltsine en visite à Paris – « Vous (...) avez emporté la Russie avec vous, ramenez-la » – est historique. Comme Sonia, j'ai fait le voyage en Ukraine. Après la mort de ma mère, en 1993, accompagnée d'une équipe de cinéastes roumains, j'ai retrouvé sa maison de famille, qui était devenue un hospice pour les vieux, au toit rapiécé de tôles, dans le dénuement le plus total. Le médecin m'a tout de suite demandé s'il était possible qu'on lui envoie depuis la France une table d'opération... C'était un voyage initiatique, qui a aussi remis les choses en place pour la marxiste que j'ai été – comme beaucoup de gens de ma génération –, et dont le cœur penche toujours à gauche...

**LE MYSTICISME ORTHODOXE** a été perpétué par les Cosaques émigrés, embauchés par Hutchinson, qui leur a construit une chapelle au sein même de l'usine de Montargis.

### D'où vient notre fascination pour l'âme russe ?

M.M. J'ai ma petite explication... Mon ancêtre Vladimir, « le Soleil rouge », fondateur de la Russie en 988, cherchait le moyen de fédérer toutes les peuplades nomades, sauvages et païennes conquises le long de la Volga. Il a fait un voyage à Constantinople, où il a été ébloui par les ors, les encens et les chants : il est revenu en Russie avec l'orthodoxie – déjà décadente et pas très chrétienne, car d'une sauvagerie épouvantable... Il a surtout rapporté le théâtre, la musique et les arts. À mes yeux, les orthodoxes ne sont pas vraiment des chrétiens, mais avant tout des artistes. Un prince russe pouvait épouser une danseuse car la frontière est très mince entre l'art et la religion. Si les Russes excellent dans les arts et fascinent les Français, c'est parce qu'ils mettent leur mysticisme. Prokofiev et Stravinsky font plus que de la musique : on a là non seulement le goût du spectacle et de la splendeur, mais aussi la volonté de dépasser la condition humaine. À mes yeux, la foi et le besoin de beauté sont pratiquement la même chose. Je ne me pose pas la question de savoir si je suis croyante : je suis fidèle tout ensemble à mes origines russes et à ma formation marxiste ! C'est le paradoxe qui permet de rester humain. Il demeure la plus précieuse des garanties de tolérance. **INTERVIEW MARIE CHAUDEY**

PHOTOS CYRIL MOREAU/BESTIMAGE



**À LIRE**

**Vanja, Vassia et la fille de Vassia**, de Macha Méril, Liana Levi, 21 €.



## POURQUOI ÇA MARCHÉ

# L'affaire est dans le cosaque Roman teinté par sa vie de Macha Méril

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**

**M**acha Méril, alias Maria-Magdalena Vladimirovna Gagarina, est la fille d'aristocrates russes ayant émigré après la révolution de 1917. Née en France, elle a pris un pseudonyme pour sa carrière d'actrice. *Vania, Vassia et la fille de Vassia* n'est pas son premier roman et elle a aussi publié des livres de cuisine, dont un *Joyeuses Pâtes* (1986) à succès. Dans ce dernier titre, dédié à son mari récemment disparu, Michel Legrand, elle revisite de manière fictionnelle ses origines.

### 1 Pourquoi des cosaques ?

Le point de départ se situe en Corrèze à La Motte, dans une communauté émigrée en France depuis une vingtaine d'années, après avoir fui la révolution. Ce sont des cosaques, ce qui renvoie à une fonction, un ordre militaire strict, à une forme de neutralité politique. «*Les cosaques sont des hommes libres, ils ne dépendent de personne ni ne comptent sur l'aide de quiconque. Il ne faut pas chatouiller leur susceptibilité, ni leur donner des ordres. Ils lèveront le drapeau impérial, puis le drapeau cosaque sur le mât devant la chapelle comme tous les matins et ne signeront aucun papier.*» Les familles imaginées par Macha Méril vivent dans un

environnement rural, avec leurs chevaux, dans la tourmente et les privations de la guerre qui commence. Ces troupes blanches, heureuses d'avoir trouvé une terre d'accueil en France, constituaient une forme d'émigration silencieuse et méconnue, sur laquelle l'auteure a voulu axer sa fiction.

### 2 Pourquoi la fille de Vassia ?

Le titre a des airs de comptine, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*. Le personnage principal est en réalité la fille de Vassia, Sonia. Née en 1929, elle a 10 ans quand le roman démarre. Son père Vassia, veuf, a soif d'action et bout de rejoindre l'armée allemande, tandis que Vania préfère rester avec sa famille, sa femme et ses deux fils. La petite Sonia, douée et intelligente, dotée d'une délicieuse voix de soprano, va enchaîner les tuteurs bienveillants, une série de héros à la française qui va de l'instituteur du village au hobereau local. Le comte Charles de La Barrière, trente-cinq ans de plus que sa protégée, va ainsi la prendre sous son aile et financer sa formation scolaire et musicale. C'est le parcours hors du commun d'une orpheline émigrée, qui change de nom pour réussir, qui entrera à l'ENA, accompagnera Pierre Mendès France à Berlin-Est rencontrer Molotov après la guerre.

### 3 Pourquoi cette impression de pittoresque ?

Cette saga allie l'histoire française depuis la Seconde Guerre mondiale, avec les échos du front, des réseaux de résistance incarnés par un jeune juif, Raphaël Apfelbaum, dont Sonia tombe amoureuse, et la culture russe, ses chants, sa langue, sa religion. On y croise Romain Gary et Joseph Kessel, à qui Sonia fait dédicacer *l'Armée des ombres*, et qui aura cette phrase en apprenant que Sonia à la voix de rossignol moscovite est née en Corrèze : «*Les Russes sont comme le persil, ils sont partout !*» Personnage positif et sensible, sans doute formé de l'étoffe autobiographique de son auteur, Sonia n'oubliera pas ce qu'elle doit à ses bienfaiteurs. Un hymne à l'immigration réussie, peut-être une forme de généreux remerciement. ◆



**MACHA MÉRIL VANIA, VASSIA ET LA FILLE DE VASSIA**  
*Liana Levi*, 340 pp., 21 €  
(ebook : 15,99 €).



# Macha Méril

## UN ROMAN RUSSE

Alors que paraît *Vania, Vassia et la fille de Vassia* chez Liana Levi, Macha Méril nous a emmenés au cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois sur les traces de son héroïne, Sonia. Conversation dans les allées avec une princesse, digne descendante des premiers maîtres de Novgorod et de la famille Gagarine. *Propos recueillis par Nathalie Six Photos Julio Piatti*

O n l'avait quittée il y a un an, à l'enterrement de Michel Legrand, le grand amour de sa vie. Elle avait annoncé dans la foulée la création d'une fondation en mémoire du compositeur et lançait un projet fou autour de leur château à Vimory, dans le montargois. Promesse tenue. La première édition de son festival aura lieu cette année à l'automne. Entre deux concerts et commémorations, la veuve du compositeur aux trois Oscars a trouvé le temps de mettre un point final à son roman commencé à l'hôpital en veillant le musicien. Publié par Liana Levi, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, retrace le destin d'une orpheline, Sonia, née au sein de la communauté cosaque de France dans les années 1930. Repérée pour ses dons musicaux, la jeune fille devient la protégée d'un aristocrate corrézien, puis de la veuve d'un général à Paris. Malgré une carrière politique amorcée auprès de Mendès-France, rien ne la détournera de sa quête pour retrouver son père. En entremêlant habilement souvenirs de sa propre enfance, récits de Russes blancs ayant fui la révolution bolchevique et grands épisodes politiques du XX<sup>e</sup> siècle, celle qui jouait encore au théâtre l'année dernière une pièce de Stefan Zweig acquiert ses lettres de noblesse sur la scène littéraire.

### Comment est né ce livre ?

MACHA MÉRIL : Depuis mon premier livre *La Stav*, paru en 1982, les éditeurs n'ont eu de cesse que j'écrive sur ma famille, mais cela m'agaçait. C'est comme si on ne faisait pas confiance à mes talents de romancière ! En outre, j'ai deux sœurs qui me crèveraient les yeux si je révélais des détails sur notre famille. Les Français sont fascinés par la noblesse russe en exil, ces aristocrates devenus parfois chauffeurs de taxi, maîtres d'hôtel...

Pour évoquer son nouveau roman, aucun lieu n'est plus à propos que le cimetière russe de Sainte-Geneviève-des-Bois. En 2007, le gouvernement de Vladimir Poutine a versé 700 000 euros pour l'entretien du lieu. Un an plus tard, 100 000 euros seront attribués au musée privé de Courbevoie dédié à la mémoire des officiers cosaques de l'armée tsariste.





« Être fille  
d'immigrés  
oblige à une  
certaine  
audace. Et  
l'audace n'est  
jamais loin  
de la liberté. »

**Qui étaient les Cosaques ?**

Ce n'est pas une ethnie, ni un groupe défini géographiquement, encore moins une secte ou une idéologie. C'est un ordre militaire très strict, qui existe encore à Novotcherkassk. Ces soldats d'excellence, à l'instar des mousquetaires ou des samouraïs, étaient originaires de Sibérie, du Kouban, du sud de la Russie, des Balkans, du Don... Napoléon avait dit : « Donnez-moi deux régiments de Cosaques et je peux conquérir l'Europe et même le monde. » Ils fai-

saient partie de la garde impériale.

**Pourquoi ont-ils choisi la France ?**

Parce que ce pays était celui des droits de l'homme, un pays libertaire. Après la révolution de 1917, ils ont dû fuir avec leurs familles. Leur immigration ne ressemble à aucune autre, elle a été silencieuse. La France les a accueillis et ils ont voulu montrer une certaine forme de gratitude. Parmi eux, on trouvait des éleveurs de chevaux, comme dans mon roman, c'est le cas le plus classique ; il y en a même eu dans la troupe de Bartabas ! On en trouve dans de nombreux cirques. Il y avait aussi des ouvriers – comme à Boulogne-Billancourt chez Renault ou à l'usine de pneumatiques Hutchinson près de Montargis –, des agriculteurs, des porteurs de la gare du Nord. Ils acceptaient des tâches ingrates.

**Contrairement à votre héroïne, vous descendez par votre père de l'un des fondateurs de l'empire...**

Mon ancêtre Vladimir « le rouge » appartenait à la maison des Riourikides (fondée par Riourik le Viking), qui est la vraie dynastie, antérieure à celle de Pierre le Grand. Wantant fédérer les peuplades païennes et nomades appelées Rus', il a cherché une religion suffisamment forte pour les unir. Il a étudié l'islam, a découvert de l'autre côté du Dniestr les Khazars, les ancêtres des Ashkénazes, puis s'est rendu à Constantinople. Il a décidé de se convertir au rite

Ces clichés masquent une tragédie. Les Russes eux-mêmes n'ont pas toujours envie que l'on sache la vérité. Ils restent pudiques sur les conditions dans lesquelles ils sont arrivés. L'idée de ce livre m'est apparue une nuit de décembre 2018. Je jouais au Théâtre Montparnasse à l'époque. Michel, lui, revenait d'un concert à la Philharmonie. Il était aux anges car il avait réussi à tout jouer ! Il savait que ce serait son dernier concert.

**Votre héroïne, Sonia, est la fille d'un Cosaque, Vassia. Elle est pauvre, orpheline, mais possède un appétit de vivre inentamable et une intelligence qui forcent l'admiration de son entourage...**

Je me retrouve parfois en elle. C'est une femme qui a traversé la seconde partie du XX<sup>e</sup> siècle, en s'intéressant au monde et aux grands changements de son époque. J'ai vite compris que je pourrais, à travers elle, parler de tout ce que j'avais entendu et vu. La mémoire est un tamis, elle garde certaines choses et en oublie d'autres, mais on ne choisit pas forcément. Cela a été instinctif. Je voulais que mon héroïne démarre très bas dans l'échelle sociale.

**Avez-vous eu une enfance difficile ? Étiez-vous isolées avec votre mère et vos sœurs ?**

Même si j'étais fille d'émigrés, déclassée et déplacée, je n'avais pas le sentiment d'être miséreuse. Il nous restait quelques cuillères en argent avec le blason familial. Être fille d'immigrés oblige à une certaine audace. Et l'audace n'est jamais loin de la liberté.



Page de gauche, Macha Méril se recueille devant la tombe du danseur et chorégraphe Rudolf Nouréev. Décorée par Ezio Frigerio, elle est revêtue de mosaïque, sous la forme d'un kilim recouvrant les malles de l'errance. Dans le cimetière, l'église de la Dormition-de-la-Mère-de-Dieu a été consacrée en 1939. La comédienne et romancière chez elle à Paris, dans une création de son styliste de prédilection, Courrèges.

byzantin en épousant une princesse, Anna Porphyrogénète. Ce qu'il faut retenir de l'histoire, c'est surtout qu'il est revenu à Kiev avec le théâtre, la musique, la peinture et les icônes ! Ce qui caractérise le plus les Russes à mes yeux, c'est ce besoin de représenter l'absolu que nous avons tous en nous.

**Parlez-vous russe ?**

Non, malheureusement. Ma mère\* a cessé de nous parler russe à la mort de mon père... et je n'avais que 4 ans ! Elle était polyglotte et appartenait à cette génération d'aristocrates russes qui maniaient quatre langues dès la petite enfance. Elle avait eu quatre gouvernantes : une Anglaise pour les bonnes manières, une Française pour les confitures et... le dépeçage des garçons !, une préceptrice allemande pour la partie scolaire et la Russe, la Niania, pour les câlins et les berceuses. À table, chaque jour, ils utilisaient une langue différente.

**Michel Legrand est dissimulé dans votre livre qu'il attendait lui aussi avec impatience. Il savait que vous le portiez en vous ?**

Michel attendait le meilleur de moi. On se stimulait l'un l'autre. Je le poussais à composer des concertos, des symphonies ; mais il était freiné par sa vie passée, ses musiques de film, le jazz... il n'osait pas, il avait une forme de timidité envers la musique classique.

**A-t-il eu le temps de lire votre roman ?**

Il a lu les cent premières pages alors qu'il était déjà hospitalisé. De son lit, il me regardait, il se penchait pour voir si j'écrivais. Cela me donnait une énergie incroyable, j'écrivais pour lui aussi, je voulais lui don-

ner de la force et lui prouver que la vie était là. Il me disait : « Ce n'est pas très grave la mort. » C'est un passage, j'ai écrit le premier jet en trois mois ; bien sûr j'ai fait ensuite toutes les vérifications historiques nécessaires, mais j'étais poussée par l'urgence. ●

**Vania, Vassia et la fille de Vassia**, éditions Liana Levi, 340 p., 21 euros.

\* **Blonds étaient les blés d'Ukraine**, de Marie Gagarine, Robert Laffont.





## LE ROMAN DE SA VIE

PHOTOS : CYRIL MOREAU / BESTIMAGE  
TEXTE : CARLOS GOMEZ



Reconnaissante envers Macha Méril pour l'écho qu'elle donne de leurs traditions dans son nouveau livre, la communauté cosaque du Loiret a fait un accueil de princesse à cette descendante de l'aristocratie russe.



## MACHA MÉRIL

### Elle lâche les chevaux

C'est Michel Legrand qui lui a donné la force d'écrire son tout dernier ouvrage. Conçu comme un hommage à la France « terre d'accueil », il lui permet aussi de déclarer son amour à la Russie de ses ancêtres.



Parmi ses nombreux ouvrages, Macha - ici dans sa maison, à Montargis - a publié quelques livres de recettes, la cuisine faisant partie de ses passions.



## À LA DÉCOUVERTE DES COSAQUES

Macha Méril est allée à la rencontre des descendants des Cosaques de Russie pleine d'amour et de curiosité. En France, ils vivent depuis les années 20 dans diverses communautés du Jura, des Alpes-Maritimes, de Dordogne. Mais c'est auprès des Cosaques du Loiret qu'elle a trouvé matière à rendre son roman si riche. A Châlette-sur-Loing, découvrant leur église orthodoxe, leurs traditions, leurs chants, leur amour des chevaux... elle confie, bouleversée : « A leur arrivée, un millier d'entre eux ont notamment travaillé pour l'usine Hutchinson. Héritiers d'une éducation stricte, ils étaient considérés comme des gens fiables. D'autres sont devenus porteurs dans les grandes gares parisiennes, taxis, cascadeurs... Dans tous les cas, des gens au profil discret. Trop parfois. Je suis heureuse à travers ce livre de leur offrir la reconnaissance qu'ils n'ont jamais recherchée. Mais qu'ils méritent. » C. G.



« Il y a quelques semaines, j'ai eu droit à une réception exceptionnelle de chaleur et de simplicité à Châlette-sur-Loing », confie l'actrice, entourée de quelques-unes des familles autour desquelles la tradition se perpétue.



# E

Macha Méril, dans son bureau, à Paris. Derrière elle, le portrait en noir et blanc de l'homme de sa vie, Michel Legrand, qui a tant compté dans l'écriture de son dernier livre.



Elle n'en est pas à son premier livre. Loin de là. Vingt-cinq en quarante ans. Une vraie machine à écrire. Une bibliographie dense où on trouve de tout : bouquins de cuisine, essais humoristiques, considérations sur l'amour, sur le sexe. Une autobiographie. Des romans. Echevelés, vibrants. A l'image du dernier, *Vania, Vassia et la fille de Vassia*, publié par son amie, l'éditrice Liana Levi. Une saga passionnée qui vous transporte à la fin des années 30, en Corrèze, dans l'intimité de la communauté des Cosaques, composée d'anciens soldats au service du tsar rescapés de la révolution de 1917. Macha nous les décrit « parfaitement intégrés », se consacrant à l'élevage de chevaux jusqu'à ce que la guerre vienne soudain raviver chez eux des blessures anciennes. Roman à trois voix comme l'indique son titre, son livre fait vivre notamment une héroïne *bigger than life*, prénommée Sonia. Une jeune fille motivée par une folle ambition politique. « Un modèle d'assimilation comme la France en a tant permis », souligne celle qui en est un parfait exemple. « Le destin que j'ai accordé à mon héroïne est un peu celui que j'aurais voulu avoir », concède avec un sourire radieux Macha, princesse Gagarine issue de l'aristocratie ukrainienne, née en France « par accident » après que sa famille a dû quitter son pays en laissant tout derrière elle.

*Vania, Vassia...* est aussi original par son inspiration que par la personnalité de celui qui l'a inspiré : Michel Legrand. L'amour de sa vie pour toujours ! « Ce livre, je l'ai écrit à son chevet, confie la comédienne. On était le 1<sup>er</sup> décembre 2018, Michel trouvait soudain ses mains "bien maigres" et sentait ses forces peu à peu le quitter. Mais des forces, il en a eu encore pour me dire : "Macha, tu n'as pas encore écrit le livre que tu portes en toi, chérie. Sois consciente de tes capacités.

» L'actrice dit alors avoir senti qu'il lui faudrait être à la hauteur. « Michel était un génie, tout le monde le sait. Et un soir, c'est sorti. C'est si mystérieux, l'écriture. Ce livre vivait au fond de moi, il ne me restait qu'à le transcrire. » Son mari a pu lire ainsi les cent premières pages, qu'il a validées en disant : « Tu la tiens ton œuvre majeure ! » « C'était si important pour moi. Puis le 26 janvier 2019, Michel nous a quittés, apaisé. » Trois mois ont été nécessaires pour poser le mot « Fin », au bout de quatre cents pages écrites dans une forme de transe. « Ce jour-là, il s'est passé quelque chose de très fort, raconte-t-elle, si étonnante, si touchante à décrire ce que fut leur amour fusionnel. Je me suis dit : "C'est moi, mais tout autant Michel, qui ai écrit *Vania*". Et dans mon esprit, j'ai pensé : "Je suis lui, maintenant". »

## “C’est moi, mais tout autant Michel, qui ai écrit “Vania” [...] Je suis lui maintenant.”

» Tout le monde connaît désormais ce que fut l'histoire de leur fol amour. Celle d'un premier coup de foudre réciproque, mais avorté durant l'automne 1964, alors que chacun était en couple, leur retrouvailles et leur mariage, cinquante ans plus tard. « Durant tout ce temps, nous nous étions préparés l'un à l'autre, estime Macha Méril. Six ans de vie commune, c'est déjà pas mal, il faut être reconnaissant à la vie. » Son manuscrit sous les bras, l'artiste a dû trouver l'éditeur idéal, « à l'écoute », après avoir rompu avec Albin Michel, sentant qu'ils n'allaient pas « l'accompagner ». Liana Levi, intriguée par le sujet, a demandé à son auteure de développer le contexte cosaque de l'intrigue. « Au début, j'ai freiné des quatre fers en lui précisant : "Ce n'est pas un documentaire, mais un roman !" Puis j'ai accepté. » Une amie la met alors en contact avec une communauté de descendants cosaques installée à Châlette-sur-Loing, dans le Loiret. « Je n'en avais jamais entendu parler. Pourtant, ce n'est qu'à 3 kilomètres de Montargis où nous vivions avec Michel. » Aujourd'hui, intarissable à leur sujet, c'est bien un documentaire qu'elle pourrait leur consacrer ! « A l'origine, les Cosaques étaient des guerriers qui sous le règne des tsars composaient leur armée. Après la révolution russe, ils ont été victimes de génocide. Beaucoup se sont expatriés en France, représentant d'une immigration invisible, silencieuse, mais parfaitement intégrée. Ils ont pleinement leur place dans un livre que j'ai conçu comme un hymne à la France et à son immigration », assure Macha, euphorique. Sa fierté ? Que François Busnel, « cueilli par le livre », l'ait invitée à sa *Grande Librairie*, sur France 5. Une écrivaine est (enfin) née. « A bientôt 80 ans ! conclut-elle, amusée. Une marque de considération qui me comble. » Et qu'elle ne manquera pas de partager. Avec qui ? Devinez. ♦

»



*Vania, Vassia et la fille de Vassia* (Editions Liana Levi).



Macha Méril signe un récit inspiré de sa vie, fille d'aristocrates russes venus en France après la Révolution de 1917. Une saga que l'a poussée à écrire son mari, Michel Legrand.

# «Mon roman est un hymne à l'émigration»

PASCALLE FREY, PARIS

Elle a l'enthousiasme communicatif, peut-être le secret de sa jeunesse éternelle. Alors que, même si elle ne semble pas être plus que sexagénaire elle attaque allègrement l'année de ses 80 ans, Macha Méril publie un roman non pas autobiographique, mais plutôt inspiré de ce qu'elle est, l'histoire d'une jeune fille qui grandit au sein d'une famille russe ayant fui à la Révolution, et s'intègre dans son pays d'adoption, la France, jusqu'à franchir toutes les étapes de l'ascension sociale. Ce récit, c'est son mari Michel Legrand qui l'a poussée à l'écrire. Il a pu en lire les cent premières pages... Rencontre avec Marie-Madeleine Gagarine, princesse russe devenue Macha Méril. Toute d'orange vêtue, l'actrice est une vraie cure de vitamine.

## Comment en êtes-vous arrivée à écrire ce roman?

C'est mon 25e livre. Lorsque après mon bac, j'ai commencé des études de lettres à la Sorbonne, je rêvais déjà d'écriture, mais très vite, le cinéma m'a attrapée. Mes parents, qui étaient issus de la noblesse russe, ont dû devenir horticulteurs. Et nous étions tellement pauvres que j'ai laissé tomber l'université et saisi l'occasion de gagner ma vie. Le premier film dans lequel j'ai tourné en 1959 était aussi le premier d'Éric Rohmer; il s'agissait d'un petit rôle dans «Le signe du Lion». À l'époque, il se passait des choses extraordinaires, Saint-Germain bouillonnait et pour moi la littérature

n'était jamais loin, comme une sorte de rêve. Plus tard, à 40 ans, j'ai découvert le théâtre. J'ai joué une pièce de Loleh Bellon avec Pierre Arditi, «L'éloignement», et j'ai eu une espèce de révélation. Au cinéma, on est cambriolé, en quelque sorte, tout est lié à la photogénie, et après le metteur en scène peut décider de couper, d'inverser des scènes, etc. Comme disait Louis Jouvet, «au théâtre on joue, au cinéma on a joué». Et puis il y a l'inévitable question du vieillissement, au cinéma, qui m'a poussée à créer le mouvement des Cinquantièmes Jubilantes, réunissant toutes les filles de la Nouvelle Vague qui se retrouvaient désormais sans rôle! C'est à peu près au même moment que j'ai commencé à écrire.

## Vous avez emprunté des chemins détournés pour arriver au roman.

J'ai effectivement commencé par des livres de cuisine! C'est un excellent exercice, car il faut à la fois être précis et écrire de telle manière qu'on ait envie de vous lire. J'avais vécu en Italie une dizaine d'années. Lorsque j'ai divorcé, je suis rentrée en France. À l'époque, la cuisine italienne n'était pas aussi populaire qu'aujourd'hui, et j'ai publié «Joyeuses pâtes». J'avais disparu des écrans de cinéma, il me fallait une arme de conquête pour revenir. Trois autres livres ont suivi.

**Il me semble, de toute manière, que vous avez toujours été extrêmement polyvalente!** C'est vrai qu'après mes débuts au cinéma, j'ai filé aux États-Unis où j'ai travaillé un temps

comme assistante du photographe Richard Avedon, pour le magazine «Harper's Bazaar» et pour l'aider dans la réalisation de son livre, «Observations». J'en ai profité pour prendre des cours à l'Actors Studio. J'ai tourné un film avec Dean Martin, mais j'ai détesté Hollywood. Aussi n'ai-je pas hésité lorsque Nina Compанееz m'a téléphoné pour me demander de jouer la petite sœur de Marina Vlady dans un film de Michel Deville, «Adorable menteuse».

## Mais revenons-en aux livres.

Après les ouvrages de cuisine, j'ai enchaîné avec des livres autobiographiques, puis des petits romans, «L'arithmétique de la chair», «Love baba». Mais on me sollicitait pour écrire sur ma famille... Quand j'ai retrouvé Michel Legrand, cinquante ans après notre première rencontre, il m'a beaucoup poussée à aller au bout de ce projet. Il aimait vivre avec une femme qui faisait des choses. Toutes les semaines, il me demandait si j'écrivais. Il attendait quelque chose de moi. Dans l'amour, on veut le bonheur de l'autre, mais aussi répondre à ses attentes. L'amour est un merveilleux tremplin. Et le déclin s'est produit un soir. Michel revenait d'un concert à la Philharmonie de Paris, dont nous pensions que c'était le dernier car il était très fatigué. Il m'a dit: «Tu sais, j'ai pu tout jouer.» J'étais tellement heureuse pour lui. Dans la nuit, j'ai eu l'idée de choisir comme héroïne une fille de cosaque, une communauté où la discipline militaire et la pudeur régnaient, comme la tradition,



**Macha Méril, dont c'est le 25e ouvrage, a commencé par écrire des livres de cuisine. «Un excellent exercice», assure-t-elle.**

Eric Gaillard/Reuters

d'ailleurs. Mon roman est un hymne à l'émigration et à la méritocratie. J'ai décidé de mêler la grande et la petite histoire, à partir des années 50, j'ai puisé dans mes souvenirs personnels. J'ai travaillé avec un historien pour que ce soit impeccable. Et j'ai réalisé qu'avec la forme romanesque, on pouvait dire des choses beaucoup plus fortes que dans une autobiographie. L'Histoire est faite de vies, de chair, d'amour, de sang. On sent la souffrance de mes personnages, mais je ne voulais pas que ce soit larmoyant.

## Que représente la littérature pour vous?

Elle doit nous embarquer dans des mondes meilleurs, dans quelque chose de plus grand que la vie. Ce récit, je l'ai écrit au chevet de Michel, il a pu en lire les cent premières pages, il était très content pour moi. «Vania, Vassia et la fille de Vassia» est aussi une déclaration d'amour à Michel, à la vie.

## Est-ce que cela vous a redonné le goût de l'écriture?

Que va-t-il m'arriver? Je suis très curieuse de ma propre vie. Est-ce que cela ouvre quelque chose? Je verrai l'accueil qui me sera fait. Je ne dételle pas du théâtre. Et puis j'ai le projet que j'avais avec Michel, des inédits dont j'ai écrit les textes et lui la musique... Je déteste le corporatisme, je refuse de choisir: je suis une femme qui écrit, qui fait la cuisine, qui a des amants et qui joue la comédie!



## À LIRE

«Vania, Vassia et la fille de Vassia», Macha Méril, Éd. Liana Levi, 344 p. En librairie le 5 mars.

## Une jeune ambitieuse dans le XXe siècle

Les parents de Macha Méril, lorsqu'ils ont dû quitter la Russie quand la Révolution de 1917 a éclaté, ont été obligés de tout laisser derrière eux. Libres mais pauvres, ils n'ont eu de cesse de s'intégrer, de devenir Français. Ce qui n'est pas le cas de cette famille de cosaques que l'on suit dans «Vania, Vassia et la fille de Vassia», débarqués en Corrèze, très nostalgiques de leur Russie natale, qui tentent d'y recréer une petite communauté, vivant pour ainsi dire en autarcie. La Seconde Guerre arrive, et c'est pour certains d'entre eux le déchirement: faut-il se battre contre Hitler ou s'engager à ses côtés parce qu'il serait le seul, pensent-ils, capable d'arrêter Staline?

Mais Macha Méril raconte aussi et surtout l'ascension de la jeune et sédui-

sante Sonia, nourrie d'ambitions, remarquablement intelligente, qui veut profiter de ce que la France a à lui offrir. Elle a la chance de croiser sur son chemin une famille fortunée qui la prend sous son aile et la poussera à faire des études: Sciences Po, l'ENA, elle se lance dans tout ce qui peut l'élever intellectuellement et socialement, avant de s'engager aux côtés de Pierre Mendès France. À travers cette destinée, c'est toute l'histoire de la France du XXe siècle, avec des incursions en Europe et aux États-Unis, que nous raconte Macha Méril d'une plume passionnée: la guerre, l'après-guerre, Mai-68, l'élection de François Mitterrand, la chute du mur de Berlin. C'est ce que l'on appelle une saga. Qui pourrait bien devenir un film...



## ENVIE DE LIRE



### Vania, Vassia et la fille de Vassia

♥♥ Elle est la seule qui n'est pas nommée dans le titre : Sonia. Pourtant, c'est elle l'héroïne de cette fresque romanesque sur l'émigration des Cosaques en France. Sonia a 12 ans en 1940 quand son père, Vassia, disparaît, probablement engagé dans la Wehrmacht dans l'espoir fou de chasser Staline. Repérée pour ses dons en musique, la jeune orpheline est envoyée à Paris, en plein conflit, poursuivre ses études chez la veuve d'un général. Gravissant les échelons d'une carrière qui la hissera jusqu'au siège des Nations unies, Sonia n'aura de cesse de pister la trace de son père. L'âme slave, passionnée, excessive et dramatique de Macha Méril, princesse Gagarine par son père, plane sur cette attachante figure féminine. **N. S.**  
Par Macha Méril, Liana Levi, 352 p., 21 €.





**Info à la une**

**Macha  
MÉRIL**

LA VEUVE DE MICHEL  
LEGRAND VIENT DE  
RÉVÉLER LES  
**DRAMES** INTIMES  
DE SON PASSÉ...

**À** 79 ans, elle semble investie d'une joie de vivre irrésistible ! Il faut croire que les aléas de l'existence n'ont d'autres effets sur Macha Méril que de la pousser à avancer... Pourtant, cette incroyable battante au visage si gracieux se remet à peine de la mort de l'amour de sa vie, Michel Legrand, décédé des suites d'une infection pulmonaire il y a un an, le 26 janvier 2019.

Dès le lendemain de son enterrement, cette perte a encouragé l'interprète de *La Légende d'une vie*, de Stefan Zweig, qu'elle a jouée au théâtre en 2018, à créer une fondation en mémoire du grand compositeur, et à monter le premier festival de musiques de films, prévu l'automne prochain dans leur château de Vimory, dans le Loiret. Sans doute pas suffisamment occupée par ce projet fou, la belle Macha au regard mutin vient aussi de publier, aux éditions Liana Lévy, *Vania, Vassia et la Fille de Vassia*, un roman commencé au chevet de l'élu de son cœur qui retrace le destin d'une orpheline, Sonia, née au sein de la communauté cosaque de France dans les années 30.

**Malheur**

Une histoire passionnante pour laquelle l'artiste s'est inspirée – jusqu'à un certain point – de sa propre vie de descendante de Russes blancs ayant fui la Révolution bolchevique. Jusqu'à un certain point, dites-vous... Mais pourquoi celle qui a obtenu le Molière de la meilleure comédienne en 1988 pour *L'Éloignement*, de Loleh Bellon, orpheline de père dès son plus jeune âge, ne s'est-elle pas appuyée sur ses souvenirs, pour raconter cette vibrante épopée et ce formidable destin de femme ?

Eh bien pour rien au monde, Macha Méril, qui a catégoriquement refusé à son éditeur d'écrire son autobiographie, n'aurait voulu livrer ses plus douloureux secrets ! « C'est comme si on ne faisait pas confiance à mes talents de romancière, vient en effet d'expliquer l'actrice dans *Point de Vue*. En outre, j'ai deux sœurs [Hélène et Élisabeth, ndr] qui me crèveraient les yeux si je révélais des détails sur notre famille. »

Deux bonnes raisons de peser le pour et le contre avant de se lancer dans un grand

**SON DOULOUREUX  
SECRET DE FAMILLE !**



déballage familial ! Il faut pourtant bien avouer que la vie de cette pétillante artiste est un vrai roman, que Macha, née princesse Maria-Magdalena Wladimirovna Gagarina, avait évoqué en 2014 dans les pages de *Paris Match* : « Je viens d'un monde d'aristocrates indolents qui vivaient en seigneurs sur des territoires immenses où rien n'avait changé depuis 1 000 ans. Mon grand-père paternel possédait 60 000 hectares de terres et vivait entouré de 40 domestiques. Ma mère, avant de rejoindre l'école de la noblesse de Kiev, ignorait l'existence des billets de banque. »

Marie Belsky, sa maman, n'a alors d'autre choix que fuir au plus vite et, après un détour par la Roumanie, trouve refuge en France, auprès de son cousin Vladimir, le futur papa de Macha ! Ce dernier avait un fils, né de son union avec une belle Russe, morte en couches à la naissance de cet enfant. Après l'avoir engagée comme gouvernante et épousée, cet ingénieur agronome lui donnera trois petites filles.

Le couple peine ensuite à joindre les deux bouts, et s'installe au Maroc, à Rabat, où la dernière, Macha, vient au monde. Mais le malheur va de nouveau frapper très durement : « J'avais 5 ans quand notre vie a été fracassée, raconte encore la comédienne. En

1945, mon demi-frère, 19 ans, deux mètres cinq et la beauté de notre père, a été expédié en première ligne sur la frontière allemande. Il a été tué la veille de l'Armistice. Papa a voulu récupérer son corps. Il a embarqué sur le premier bateau et gagné Paris où il est mort à son tour, foudroyé par le typhus. »

Marie et ses trois petites princesses regagnent alors la France, à Bagneux, en région parisienne : « Et là-bas, dans le froid et la déche, maman a improvisé notre résurrection. Sa règle : la joie de vivre. Je suis comme elle. » Une philosophie qui, a amené l'icône de la Nouvelle Vague à côtoyer les artistes, les gens de cinéma, et à mener une existence libre et sans complexe, malgré les failles et les épreuves de son enfance. « Il faut jouir à fond de sa jeunesse, a-t-elle encore expliqué. L'ascèse c'est pour plus tard. » Mais pour cette immense épicurienne, qui a su faire de ses malheurs une force, il est à parier que l'ascèse ne soit jamais à l'ordre du jour !

Clara MARGAUX

**“J'AI DEUX SŒURS QUI ME  
CRÈVERAIENT LES YEUX.”**



## Tête d'**affiche**

**MACHA MÉRIL**

# « L'énergie du Cosaque »

Veuve du compositeur Michel Legrand, la comédienne Macha Méril publie « Vania, Vassia et la fille de Vassia », aux éditions Liana Levi. Un roman qu'elle portait en elle depuis fort longtemps, en hommage à sa famille de Russes blancs, exilée en France, et aux Cosaques, qui constituent la trame de cet ouvrage, présenté à l'occasion du Festival du film russe, dont elle assure la présidence.



Macha Méril publie « Vania, Vassia et la fille de Vassia », un roman racontant beaucoup de sa propre vie, à travers le destin de trois femmes cosaques exilées en France au début de la Seconde Guerre mondiale. Photo DR

**Propos recueillis  
par Hubert Condurier****Pourquoi ce livre aujourd'hui, si tard ?**

Il me pendait au-dessus de la tête, mais je flemmardais. Tout en sachant qu'un jour, je devrais remercier mes parents, la culture de ce pays et surtout la France. Au fur et à mesure qu'il déclinait, Michel me pressait de l'écrire. J'ai commencé à son chevet, en comprenant que je devais me dépêcher pour qu'il puisse en lire les cent premières pages. À la lecture, j'ai vu que son visage se transformait. Il était tranquille, pour moi.

**C'est un roman, pas une autobiographie, mais cela ressemble pourtant à votre histoire familiale, vous qui êtes née Marie-Madeleine Gagarine, fille d'un prince russe exilé en France ?**

Mon père a quitté Odessa avec le dernier croiseur fuyant les Bolcheviks pour atteindre Toulon en passant par Istanbul. Il a rencontré ma mère sur la Côte d'Azur, elle qui avait traversé le Dniepr à la nage et trouvé refuge chez des amis. Tous deux possédaient d'immenses propriétés en Ukraine. Les Russes blancs avaient des amis et des biens un peu partout en Europe, comme mes parents à Antibes. Ils se sont mariés à Nice et se firent naturaliser tout de suite. Avec mes deux sœurs, nous avons grandi dans un milieu pauvre mais cosmopolite.

**Ce qui n'est pas le cas des Cosaques, ce corps d'élite au centre de votre roman ?**

Quand mon père a quitté la Russie, il a dit que le communisme allait durer cent ans. Cela n'était généralement pas l'avis des Cosaques, empreints de nostalgie et d'envie du retour. C'était une école de janssaires à la discipline extrêmement stricte, tsariste jusqu'à l'os. Ces derniers furent les premières victimes des Bolcheviks. Ayant créé plusieurs communautés en France - dont une en Corrèze, mentionnée dans le roman -, ils restaient entre eux et ne parlaient pas le français. Lors de sa venue en France, l'écri-

vain Soljenitsyne fut bouleversé de voir à quel point ils avaient maintenu leurs traditions. Tant dans leur façon de parler que de s'habiller ou de faire la cuisine. Ils étaient aussi de très bons ouvriers (50 % du personnel de Renault, à Boulogne-Billancourt).

**Ils n'ont jamais accepté le communisme !**

Non, et c'est pourquoi ils se sont alliés à la Wehrmacht, l'armée d'Hitler, pour combattre les Bolcheviks, surtout dans les Balkans. Après l'armistice, ils ont été renvoyés en Russie pour être expédiés au goulag. Il a fallu attendre la mort de Staline, en 1953, après que ce dictateur eut fait 27 millions de morts, pour que l'histoire leur donne enfin raison. Au-delà de mon inspiration, j'ai fait un travail précis sous les conseils de Christian Ingrao, le grand historien du nazisme. Dans le livre, Vassia, qui n'arrive pas à tourner la page, quitte sa fille Sonia. Son amie, Vania, guidera ses pas jusqu'au sommet de la société française.

**Michel Legrand aurait été heureux du résultat. C'était « l'homme de votre vie » ?**

Je l'ai connu en 1964, au Festival de Rio, pour la présentation des « Parapluies de Cherbourg », dont il avait composé la musique, tandis que j'étais venue pour « Adorable Menteuse », le film de Michel Deville, qui incarnait déjà la nouvelle vague. Mais Michel était marié, avec deux enfants en bas âge. Quand on s'est séparés, il m'a donné rendez-vous « dans une autre vie ». J'avais 28 ans en 1968, qui, restera, pour moi, l'année de l'émancipation des femmes. J'ai alors cherché d'homme en homme une réponse à mon rôle, à ma place. Et je n'ai retrouvé Michel qu'à 74 ans. Nous étions sur la même longueur d'onde, nous voulions la même chose. Je n'avais pas de doute sur son amour et lui sur le mien. Il faut s'élever de la lourdeur des choses, poétiser le réel. Je ne suis pas en deuil, mais avec lui, pour toujours.

**Après le cours Charles-Dullin du**



■

*« Mon père a quitté  
Odessa avec le dernier  
croiseur fuyant les  
Bolcheviks pour  
atteindre Toulon en  
passant par Istanbul. Il a  
rencontré ma mère sur la  
Côte d'Azur, elle qui avait  
traversé le Dniepr à la  
nage et trouvé refuge chez  
des amis. »*

**TNP et l'Actor's Studio à New York, vous avez été une des figures de la Nouvelle Vague. Cette période du cinéma français est-elle encore dans les mémoires ?**

Du XX<sup>e</sup> siècle, on retiendra les années 20 et les années 60. Ces dernières furent celles du Nouveau Roman (NDLR : lancé par Alain Robbe-Grillet), de la Nouvelle Architecture, de la Nouvelle Cuisine... Tout a alors changé dans la façon de se raconter, de se relier aux autres arts.

Jean-Luc Godard était un extraordinaire graphiste. Avant lui, les films étaient très narratifs et sortaient du théâtre. La nouvelle vague, même si certains films paraissent un peu abscons aujourd'hui, est aussi à l'origine de

Mai-68, qui est né sur les marches de la Cinémathèque.

**Comment vivez-vous votre confinement à Paris, vous qui êtes un être social par excellence ?**

Désormais, tout se passe par téléphone ou par skype. On met de l'ordre dans ses pensées. C'est une invitation à être plus sobre, à aller à l'essentiel. Il faut tirer profit de tout.

Mais on va enfin arrêter de se lécher le museau, habitude très française. J'espère que la France va en profiter pour se ressouder et relocaliser ses industries de première nécessité.

*Macha Méril : « Vania, Vassia et la fille de Vassia ». Éditions Liana Levi.*

# Macha Méril à l'âge de l'insolence

**LITTÉRATURE.** Avec son roman « Vania, Vassia et la fille de Vassia » (Liana Levi), l'actrice traverse la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle sur les traces d'une héroïne franco-russe qui lui ressemble en bien des points.

**T**u es un corps glorieux ! » L'exclamation admirative vient de l'historien Alexandre Adler, précis dans le choix de l'auxiliaire. Car « être » un corps glorieux flatte bien davantage qu'« avoir » un corps glorieux. Si finement coquette, Macha Méril évoque le compliment cueilli, une lueur amusée dans ses prunelles saphir. À 80 ans bientôt, l'artiste narque le temps, consciente de ses victoires. Lorsqu'elle jure « j'adore vieillir. N'avoir rien à perdre rend tellement plus libre ! Je suis bien plus heureuse et bien plus insolente aujourd'hui qu'à 30 ans », on la croit sur parole. On ne sait à quel élixir de jeunesse la princesse russe éclore avec la Nouvelle Vague doit son allure juvénile. Certes, une bonne étoile rôde dans les parages. Mais la comédienne sait aussi la choyer, nature rieuse qui aime les tailleurs structurés aux couleurs vives, les chaussures remarquables et les contacts francs. Elle attribue sa forme éclatante à sa méfiance vigilante à l'égard de toute pratique sportive « car on se casse toujours quelque chose », ainsi qu'à sa longue fréquentation de l'Italie, « pays qui adresse un pied de nez à la mort ».

## L'exotisme russe qui plaît tant aux Français

Visage nu, élégante et volatile, Macha Méril reçoit chez elle. C'était avant que la propagation du coronavirus ne stoppe net le tourbillon des rendez-vous autour de son roman « Vania, Vassia et la fille de Vassia » (Liana Levi), traversée allègre de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle sur les traces d'une héroïne franco-russe qui lui ressemble en bien des points.

« À la différence qu'elle est fille de Cosaque, cet ordre militaire orthodoxe et tsariste qui a fui la Russie après la Révolution de 1917. Toute une communauté cosaque s'est installée à Montargis (Loiret), attirée par l'usine Hutchinson à



Comédienne, écrivain, Macha Méril dévore la vie avec une joie gourmande.

Photo prod.

laquelle ils ont longtemps fourni une main-d'œuvre disciplinée et peu payée », résume la conteuse.

Son histoire familiale plus aristocratique, s'enracine sur les terres d'Ukraine. « À la différence des Cosaques qui ont longtemps gardé l'espoir d'un retour au pays, mes parents savaient que leur exil était définitif. D'où leur volonté de tourner la page afin de protéger leurs trois filles. Et puis, quand on est prince rus-

se, on est cosmopolite ! La devise était alors : « Mourir pour la Russie, mais vivre à l'étranger ! » De préférence en France. »

Elle ne compte plus les refus opposés aux éditeurs qui lui réclamaient le récit d'une saga familiale chatoyante, brodée de cet exotisme qui plaît tant aux Français depuis l'arrivée des premiers Russes blancs, princes déchus flamboyants et fauchés. Macha Méril se souvient ain-

si de l'arrivée d'un frigo chez ses parents, payé grâce à son premier cachet d'actrice.

« Nous étions dans la dèche ! Vous vous rendez compte qu'en Russie, ma mère a vu son premier billet de banque à l'âge 14 ans ? Propriétaire terrienne, sa famille vivait en totale autarcie... » Des vies sorties de chez Tolstoï, « mais que je n'ai pas connues, ayant toujours vécu comme une Française ».

À la réalité, Macha Méril écri-

vain préfère l'imaginaire, quitte à avancer à peine masquée derrière son héroïne brillante élève sortie de l'ENA et mariée après une vie épanouie à l'homme aimé cinquante ans auparavant, puis perdu de vue. Comment ne pas songer à Michel Legrand, l'amoureux épousé en 2014, bien après leur coup de foudre en 1964 ? Leur histoire d'amour, belle comme une légende, a fait le tour des gazettes.

« Michel estimait qu'il fallait toujours se surpasser. Un jour, il m'a lancé : « Tu n'as pas encore écrit ton livre, fait ta pièce ou ton film. » Or la nuit qui a suivi son dernier concert, l'idée du roman m'est venue. Ce livre dont l'écriture a coulé toute seule, je le lui dois. »

Dans l'appartement, la présence du compositeur est palpable, pas seulement en raison du piano droit immaculé. Sur une étagère, parmi des photos de leur mariage, cette image où Michel Legrand l'enlace autant du regard que du geste. Les yeux de Macha Méril prennent un éclat pailleté.

« Je l'ai accompagné jusqu'au bout, glisse-t-elle. Bien sûr, j'ai du chagrin, mais il est la clé de tout ce qui m'arrive maintenant. Je ne peux pas me montrer en deçà de ce qu'il attendait. Il m'a donné l'obligation d'atteindre le meilleur de moi-même. C'est ça l'amour : vouloir le meilleur pour l'autre. »

Tête haute, lumineuse, insolente, la créatrice reste une éternelle amoureuse. Comment s'étonner qu'elle fût si juste interprète de Colette ?

Frédérique Bréhaut

## BIO EXPRESS

3 septembre 1940 : naissance à Rabat (Maroc).  
1964 : « Une femme mariée » de Jean-Luc Godard.  
1972 : « Nous ne vieillirons pas ensemble » de Maurice Pialat.  
1985 : César pour « Sans toit ni loi » d'Agnès Varda.  
2000 : publie « Love Baba » (Albin Michel).  
2020 : publie « Vania, Vassia et la fille de Vassia » (Liana Levi).

# CÔTÉ MAG

Mardi 31 mars 2020

## Macha Méril renoue avec la Russie

**Fille d'aristocrates russes ayant fui la révolution**, la comédienne signe un roman magnifique dont les héros sont des cosaques exilés en France.

● Michel PAQUOT

**V**ania, Vassia et la fille de Vassia n'est pas le premier roman de Macha Méril. Mais c'est certainement son plus ambitieux et important parce que, pour la première fois, elle s'aventure du côté de ses racines russes. « Depuis de nombreuses années, les éditeurs me le demandaient, sans succès, s'amuse-t-elle. Faire un livre autobiographique me semblait difficile. Pour la paix familiale, mais aussi parce qu'on est toujours un peu malhonnête, on ne se présente pas sous un jour tout à fait vrai. » Encouragée par son mari, le compositeur Michel Legrand décédé début 2019, elle a fini par s'y ré-



soudre, choisissant la forme romanesque. « Je vais avoir 80 ans cette année et, quand on vieillit, on est astreint à une sorte d'obligation de franchise. Pour moi, c'était de montrer, en quelque sorte, qui je suis vraiment. Je m'appelle Maria-Magdalena Vladimirovna Gagarina et, toute ma vie, j'ai eu le sentiment de devoir cacher mes origines pour plaire aux Français. Non qu'ils n'aiment pas les Russes, mais des clichés circulent sur les émigrés russes blancs. On les croit tous riches, vivant dans de somptueux palais, ce qui n'était pas le cas de ma famille. »

Plutôt que des aristocrates russes comme ses parents – sa mère était issue de la noblesse ukrainienne, son père un prince russe –, la comédienne raconte le destin de cosaques arrivés en France après la révolution bolchevique de 1917 (lire ci-dessous). Son héroïne, Sonia, que l'on va suivre de 1939 à aujourd'hui, vit dans un campement corrézien où se sont installées plusieurs familles d'éleveurs de chevaux.



Astrid de Crolianza

Macha Méril est née en 1940 à Rabat où travaille son père, avant de s'installer dans le sud de la France.

« J'ai écrit ce roman très vite, poussée par la conviction que je devais l'écrire. »

Pianiste surdouée, elle est repérée par un châtelain de la région qui l'aide à aller à Paris où elle fera carrière dans la politique. Son père, Vassia, a choisi, pendant la guerre, de s'engager sur le front de l'est pour espérer débarrasser son pays natal de Staline. Et Vania, le meilleur ami de cet

homme tempétueux, a rejoint la jeune fille, devenant chauffeur de taxi.

Tout sonne juste dans cet envoûtant panorama de plus d'un demi-siècle, dans lequel l'auteure a glissé un peu d'elle-même, tant dans les rencontres de Sonia – Kessel, Gollard, Mitterrand. – que dans

le regard porté sur la société et son évolution, qui passe par un engagement à gauche. Et aussi par les nombreuses références cinématographiques qui sont les marqueurs les plus sûrs d'une époque. ■  
► Macha Méril, « Vania, Vassia et la fille de Vassia », Liana Levi, 345 p., eBook : 16 €.

### Au cœur de l'immigration cosaque

Le roman de Macha Méril met en lumière un monde largement inconnu, celui des cosaques venus en France après la révolution russe. « C'est un ordre militaire composé de soldats formés dans la même école, précise-t-elle. Tzaristes et fervents orthodoxes, ils ont un sens de l'honneur chevillé au corps. Leurs communautés vivent en autarcie, sans apprendre le

français et en maintenant leurs traditions et rites, leur façon de parler, de manger, etc. Il y en avait partout en France, en Ardèche, dans le Jura, beaucoup travaillaient en usine (par exemple chez Renault à Boulogne-Billancourt) ou comme porteurs à la gare du Nord. Discrets et silencieux, ils travaillaient bien, étaient obéissants, ne faisaient pas de vagues. Ils espéraient rentrer en

Russie, ce qui n'était pas le cas d'une autre partie de l'immigration russe qui s'était mêlée à la société française. Ils n'en revenaient pas que la communauté internationale laisse Staline massacrer son propre peuple. C'est pourquoi 12 000 d'entre eux se sont engagés dans la Wehrmacht. À l'armistice, les alliés les ont rendus aux Soviétiques qui les ont exterminés ou envoyés au goulag. » ■ M.P.

### Une vie sous pseudo

C'est en 1960, pour le premier film de Gérard Oury, *La main chaude*, que la comédienne débutante prend un pseudonyme. « C'était la volonté du producteur, se remémore-t-elle. J'avais 16 ans et je remplaçais Brigitte Bardot enceinte. J'étais inconnue, je ne connaissais rien de ce monde. J'ai réussi à sauver Macha, le diminutif

de Marie. Pour le nom, je me souvenais d'une chanteuse de jazz que j'aimais beaucoup, Helen Merrill. Par la suite, j'ai découvert que ce n'était pas son nom, qu'elle était Croate. Ce masque m'a protégée, mais aussi pesé. C'est à la fois formidable et pénible de porter toute sa vie un nom qui n'est pas le sien. » M.P.